## UNE ÉVOLUTION INDUSTRIELLE ET COMMERCIALE LABORIEUSE

Dans l'historiographie de Bruges au XIX^e siècle, nous retrouvons trois clichés, plus ou moins bien ancrés, qui ont la vie dure. La première image de Bruges au XIX^e siècle est celle d'*une ville sans industrie*, une ville qui aurait manqué le tournant de la révolution industrielle. L'on parlait de Bruges, pendant la crise des années 40, comme de *la ville la plus pauvre de Flandre*. De là à entériner une image de Bruges comme étant *la ville morte*, il n'y a qu'un pas. Certes, Bruges n'a jamais été une ville industrielle en pleine effervescence, qui n'aurait connu ni pauvreté ni misère. Mais si l'on examine les faits d'un peu plus près, en les replaçant dans leur contexte de l'époque et dans leur cadre de référence, ces clichés perdent beaucoup de leur

## NÉERLANDISATION DE LA VIE OFFICIELLE

Malgré le fait qu'en 1880 85% des Brugeois ne parlait pas un mot de français, la néerlandisation de la vie officielle se fit plus lente à Bruges qu'ailleurs. Le patois brugeois était d'usage dans tous les domaines hors du domaine purement formel. La noblesse et une grande partie de la bourgeoisie étant francisés, la ville se vit logiquement gouvernée en français. Des tentatives visant à renverser ce courant se firent longtemps attendre. L'administration municipale ne recourut que sporadiquement au néerlandais jusqu'en 1878, quand des associations pro-flamandes organisèrent une pétition qui demeura cependant sans résultat. En 1880, un conseiller municipal du nom d'Eugeen Van Steenkiste commença conséquemment à s'exprimer en néerlandais ; il fut le seul à insister sur la néerlandisation de l'administration municipale. Une autre pétition, formulée en 1889 par 48 associations brugeoises, demeura de nouveau sans résultat. Enfin, la percée se fit en 1897 lorsque le néerlandais obtint le droit d'existence à côté du français au sein de l'administration et du conseil communal.

Resta la question de savoir quel type de néerlandais serait adopté. En effet, à la fin du XIX^e siècle, on cherchait encore un nouvel équilibre entre l'ancienne langue écrite flamando-brabançonne, le néerlandais général et le français. Grâce aux agissements du mouvement flamand, l'importance du français fut de plus en plus effacée par le «flamand», terme constituant d'ailleurs un gallicisme. Un double conflit linguistique se posait : d'une part entre le «flamand» et le français, d'autre part entre les variantes belge et hollandaise du néerlandais écrit.

Bruges joua dans ce conflit un rôle particulier. La «Gilde van Sinte Luitgaarde» y fut fondée dans le but de «libérer la pure Vierge flamande de l'influence infecte de

**EUGEEN VAN STEENKISTE, PRÉSIDENT DE LA TROUPE «VOOR NUT EN VERMAAK»**

*Photo Alfons Watteyne père, 1909.*
*Stadsarchief, Bruges.*
*Eugeen Van Steenkiste fut le défenseur de l'usage du néerlandais dans le conseil municipal brugeois.*

sur une population totale de 49.211 âmes, 21.239 étaient des assistés. Beaucoup arrondirent ces 44 % à «la moitié» de la population de Bruges. En fait, il ne convient pas de comparer ces chiffres aux moyennes provinciales, mais bien à ceux des autres villes. L'on peut alors constater que Courtrai en 1848 comptait 48 % de pauvres assistés. Bruges perd donc de facto son titre peu enviable de ville la plus pauvre. Quant à Gand, la seule ville industrielle flamande de l'époque, elle avait, en 1848, 38 % d'indigents. La pauvre Bruges n'avait donc rien d'exceptionnel dans cette pauvre Flandre, frappée uniformément par le chômage, la pénurie alimentaire, l'insalubrité des logements, le typhus et le choléra. Les chiffres donnent une idée de l'ampleur de l'assistance accordée aux démunis, mais non de ce que représentait le fait d'être un nécessiteux. De même, dans l'état actuel des connaissances, il est difficile de savoir à partir de quel seuil une assistance était accordée, ce seuil se situant peut-être plus bas à Bruges que dans d'autres villes.

l'impiété et de la dépravation des mœurs». Ces «particularistes» s'occupaient intensivement des «droits du flamand occidental dans la langue générale néerlandaise». Les membres actifs, 63% étant ecclésiastiques, furent des catholiques extrémistes aux opinions fanatiques. Parmi eux figurèrent des gens comme Lodewijk De Bo et Adolphe Duclos, qui considéraient que l'aspect linguistique n'était qu'un sous-produit d'un mouvement fondamentaliste pour le maintien du caractère ultramontain et catholique de la Flandre occidentale. L'importance linguistique à ce propos était manifeste dans la mesure où l'on croyait qu'une arme indispensable de ce mouvement serait constituée par l'usage du flamand occidental ou mieux encore : par l'éviction du néerlandais général. «Langue raide, rigide, forcée et recherchée», voilà comment furent caractérisés et rejetés non seulement le néerlandais du Nord, mais également chaque tentative de standardisation linguistique en Flandre. Mais l'idée, qui veut que ces particularistes de la Flandre occidentale voulaient collaborer à la réalisation des objectifs du Mouvement flamand, repose sur une conception erronée généralement répandue. En effet, ils jugèrent le français à peine menaçant et se contentèrent même de la situation existante. Aussi bien Duclos que Gezelle déclarèrent avec énergie encore préférer l'usage du français à celui du néerlandais (général) ou même, comme ils disaient, du «flamand général». Gezelle parlait d'un «haut-hollandais à demi juif et à demi païen, qu'il faut repousser encore plus que l'ennemi français».

À Bruges, le français fut la langue de travail dans les écoles moyennes. Mgr Faict, évêque de Bruges, écrivit encore en 1878 que «l'usage de la langue française est obligatoire dans tous nos établissements d'éducation» et que l'usage du «flamand [...] irait à l'encontre de notre volonté la plus formelle».

La néerlandisation progressive de l'enseignement officiel par le législateur national se fit plus tôt que dans l'enseignement libre où cette évolution se heurta à une forte opposition de la part des pouvoirs organisateurs.

*Roland Willemyns*

Lit. : Wim Vandenbussche, '"Eeuwig zagen voor de Vlaamsche taal." De invloed van Eugeen Van Steenkiste op de vernederlandsing van de Brugse stadsadministratie', *Verslagen en Mededelingen van de Koninklijke Academie voor Nederlandse Taal- en Letterkunde*, (1995) 264-284 ; Roland Willemyns, 'De tweede generatie Westvlaamse particularisten', *Verslagen en Mededelingen van de Koninklijke Academie voor Nederlandse Taal- en Letterkunde*, (1995) 228-263.

# BRUGES

*L'histoire d'une ville européenne*

Marc Ryckaert, André Vandewalle

Jan D'hondt, Noël Geirnaert,
Ludo Vandamme